COMMENT ÇA S'ÉCRIT

«Palimpsestes», l'idiome du village

Par **MATHIEU LINDON**

Qu'on prenne les migrants pour des ennemis volant notre pain ou des malheureux à l'affût d'une vie digne de ce nom, on a souvent tendance à les prendre de haut. Il n'en est pas ainsi pour les héros des *Palimpsestes*. Il faut dire qu'ils ne sont pas sociologiquement très représentatifs: d'une part, ce sont des migrants linguistiques, ceux-là qui écrivent dans une langue qui n'est pas leur langue maternelle à la grande exaspération des écrivains *«natifs»*, et, d'autre part, le narrateur s'exprime depuis un asile de fous de Belgique, *«pays qui est sans gouvernement depuis un an»*, alors même qu'il est *«un misérable immigrant d'Europe de l'Est et un écrivain raté»*. Dans l'asile où il s'agit de rééduquer ces auteurs linguistiquement volages, il croise Vladimir Nabokov, Samuel Beckett, Jerzy Kosinski (l'auteur de *l'Oiseau bariolé*), Eugène Ionesco, Emil Cioran, qui se retrouvent en situation de prononcer des phrases extraites de leurs œuvres, mais pas seulement. *«Les raisons pour lesquelles je me trouve entre les murs glacés d'un hôpital psychiatrique du nord de l'Europe sont pour moi un mystère aussi insondable que l'échec de ma vie sexuelle»*, dit également dès la première page le narrateur, le ton du livre demeurant perpétuellement fantaisiste. *«La doctoresse m'attendait dans son cabinet glacé et quand les infirmiers m'ont enlevé la camisole de force elle m'a demandé pourquoi, au lieu d'écrire dans ma langue maternelle, j'étais source d'ennuis pour un pays qui m'avait accueilli à bras ouverts, bien qu'il fût sans gouvernement depuis un an.»* (Ce dernier point, comme on l'a compris, est un leitmotiv du roman, à l'égal de la regrettable hyperactivité d'Adolf Hitler.) Le sort du narrateur est d'autant plus lamentable qu'il ne souhaitait nullement être écrivain mais vétérinaire.

En épigraphe du roman, des phrases de Witold Gombrowicz, le seul *«mammifère»* de sa nationalité que le narrateur admire avec Rex, le *«chien flic»* d'une série: *«Je serais plus raisonnable si j'évitais de me mêler des problèmes épineux, car je suis désavantagé. Je suis un étranger totalement inconnu, je n'ai pas d'autorité et mon espagnol est comme un enfant en bas âge, encore balbutiant.»* Les autres compatriotes du narrateur sont mal considérés: *«Je précise que l'Etat qui m'a délivré mon passeport est la Pologne, le pays des papes globe-trotteurs, du froid et des héros de guerre musclés parmi lesquels, toute hypocrisie mise à part, je ne me compte pas.»* Jean-Paul II fait de nombreuses apparitions dans *les Palimpsestes*, par exemple: *«Il suffit d'observer le destin de ce polyglotte de Karol Wojtyla, qui a passé des années à parcourir le monde en robe blanche et à habiter le coin le plus touristique de Rome»*. Ou: *«Je rêvais d'un homme en robe blanche qui descendait l'escalier d'un avion et embrassait des revêtements aéroportuaires quand...»* Quant à la biographie de l'auteure elle-même telle que la présente l'éditeur, elle pourrait prendre une allure mégalomaniaque à l'aune de l'intrigue de son roman (n'était l'humour de celui-ci): *«Aleksandra Lun (née à Gliwice en 1979) quitte la Pologne à 19 ans, finance ses études de langue et littérature en Espagne en travaillant dans un casino et vit aujourd'hui en Belgique. Elle est traductrice de l'anglais, du français, de l'espagnol, du catalan, de l'italien et du roumain vers le polonais sa langue maternelle.»* Il est précisé qu'elle apprend maintenant le néerlandais et que *les Palimpsestes* est *«traduit de l'espagnol (Pologne)»*.

Il est une phrase de Proust dans *Contre Sainte-Beuve* que Gilles Deleuze a contribué à populariser: *«Les beaux livres sont écrits dans une sorte de langue étrangère.» «Un style, c'est arriver à bégayer dans sa propre langue»*, dit le philosophe à Claire Parnet dans leurs *Dialogues* (Flammarion). Ces phrases viennent immanquablement en tête à la lecture des *Palimpsestes* qui raconte d'une certaine manière le combat entre la langue maternelle et les langues étrangères, cette guerre de chiffonniers ou, plutôt, de chiens et de chats. *«Les chiens sont l'image stéréotypée de la fidélité et c'est pour cette raison qu'ils représentent forcément la langue maternelle et non l'étrangère, qui ignore l'individu avec la cruauté d'un chat ou d'un régime totalitaire. Ni un chat ni une langue étrangère ne perd son temps avec quelqu'un qui ne lui voue pas un culte quotidien, et seuls les langues maternelles et les chiens peuvent défier l'oubli, l'abus de pouvoir et le totalitarisme.»* On peut mettre en question de tels aphorismes mais il ne faut pas perdre de vue que le narrateur polonais s'exprime depuis un asile psychiatrique de Belgique, *«pays qui est sans gouvernement depuis un an»*. ◆

> «Les chiens sont l'image stéréotypée de la fidélité et c'est pour cette raison qu'ils représentent [...] la langue maternelle et non l'étrangère.»

ALEKSANDRA LUN **LES PALIMPSESTES** Traduit de l'espagnol (Pologne) par Lori Saint-Martin. Editions du Sous-Sol, 126 pp., 15 €.

David Foenkinos, en 2016. PHOTO HANNAH ASSOULINE. OPALE. LEEMAGE

POURQUOI ÇA MARCHE

Davis Foenkinos panse les bobos par le beau La palette de «Vers la beauté»

Par **EMMANUÈLE PEYRET**

Il vend à tour de bras depuis 2009, ses livres sont adaptés au cinéma (bon, pas tous) et il accumule les prix? Non, pas Marc Levy, arrête un peu, mais David Foenkinos, frère de Stéphane avec qui il a réalisé en 2011 l'adaptation de son best-seller, *la Délicatesse* ou la reconstruction d'une jeune veuve, pour te la faire courte. Ensuite en 2014, on a eu *Charlotte*, 450 000 exemplaires vendus, qui narrait l'histoire de la peintre Charlotte Salomon, morte à Auschwitz en 1943 et ce faisant donnait pour une fois une fin pas heureuse du tout à un roman de Foenkinos. Le dernier opus, *Vers la beauté*, tient un peu des deux, de la reconstruction, et de l'artiste qui finit mal, de son fait, ou dans le cas de Charlotte pas de son fait, avec des musées, des peintures fascinantes, du drame dans la vie de chacun, surtout du héros et de la jeune fille que je vais te spoiler le destin à la fin de l'article, de la beauuuuuuuuuté avec des phrases définitives et des astuces d'écrivain que ça alors on n'y aurait pas pensé.

1 En route vers la beauté?

Bin oui, c'est l'idée, la reconstruction par la beauté, on te dit: Modigliani et sa Jeanne dans son cadre à Orsay (sa compagne qui s'est jetée par la fenêtre à sa mort, enceinte de leur deuxième enfant) regardant le héros qui a tout quitté de son ancienne vie de prof d'histoire de l'art (l'art dans l'art, ici, mise en abyme) se tordre de douleur. Il s'appelle Duris, comme l'acteur, c'est fait exprès et ça permet des dialogues désopilants. *«La beauté peut cicatriser une douleur»*, explique l'auteur dans *la Voix du Nord*, et alors on a de belles expressions, comme des *«voleurs de beauté»*, mais aussi d'autres qui ne parlent pas de beauté, et c'est reposant, comme *«des morceaux de phrase volés au balbutiement»*. Olé.

2 Et on a le «moment présent qui prend la posture du toujours»?

Oui oui, on l'a, bien sûr, comme *«on aime ce qui est aimé par ceux qu'on aime»* (vous avez trois heures) ou *«les gestes voulaient prendre la place des mots»*. Bon. Attention, on ne parle pas seulement des belles peintures de Modi, on a aussi des trucs sur la photo (une photo de femme, Maud, prise par Julia Margaret Cameron, parce qu'on aime bien les modèles femmes), sans compter que l'autre héroïne du livre, c'est la petite Camille (comme Claudel, si ça se trouve), une jeune artiste bien douée qui va tomber sur un vilain et finir par se foutre par la fenêtre comme Jeanne (tu vois l'idée du double si tu es pas le front sur le journal), la photo, donc, que *«c'est du réel mais on peut tout inventer»*. Le double, le reflet, l'image, tout ça.

3 Et la petite astuce alors?

Une espèce de voix off qui commenterait, parfois avec une délicate touche d'humour. Phrase: *«cela se voyait avec ses cheveux»*, note (1), et à la note (1) en bas de page, on lit: *«de manière générale il semble tout à fait possible d'interpréter la personnalité de quelqu'un en observant simplement la relation qu'entretient cette personne avec ses cheveux»*. Ou alors la note (1) apporte une touche de digression en faisant référence à l'histoire d'un personnage tout à fait annexe, la copine de Camille la peintre qui la sermonne sur le prince charmant (1), et le (1) *«elle mettrait d'ailleurs bientôt en pratique son point de vue avec le premier venu»* et ça se passe mal, mais on s'en fout. Il y en a partout, des (1), et on se prend à les guetter. C'est distrayant (1). ◆

(1) Non mais c'est une blague, hein.

DAVID FOENKINOS **VERS LA BEAUTÉ** Gallimard, 222 pp., 19 €.